

Serine Mekoun en conversation avec Pélagie Gbaguidi

“Je m’intéresse à des modèles de transmission qui passent par l’observation, l’écoute, et l’échange transversal et vernaculaire du savoir.”

Serine Mekoun est une journaliste multimédia (Ahefa Productions) indépendante belgo-togolaise travaillant entre Bruxelles et le continent africain. Elle écrit notamment sur les artistes, les communautés créatives et la manière dont ils s’engagent et activent le changement social dans des contextes postcoloniaux.

Le maillon manquant, c’est avant tout le titre d’une des œuvres de Pélagie Gbaguidi *“The Missing Link: Dicolonisation Education By Mrs Smiling Stone¹*, présentée sur le site de l’Université d’Anvers, ancien collège Colonial. Cette interview est une invitation à engager une réflexion collective sur la place de l’éducation dans l’apprentissage de l’histoire coloniale. Les ateliers connexes donnés par Pélagie s’inscrivent dans un processus de recherche engagé depuis 2017 en Belgique et à l’étranger sur la manière d’aborder la décolonisation de l’éducation à travers la confrontation et l’interprétation d’archives. Ces ateliers qui s’adressent à des étudiants proposent une collaboration de pensée sur le thème de la déconstruction de l’idéologie de la race et de la discrimination à partir d’archives physiques.

Pouvez-vous expliquer le titre de votre installation qui est déjà une assertion en soi.

L’œuvre du maillon manquant est un concept né d’un rêve au cours d’une résidence d’artiste à la Fondation Nirox en Afrique du Sud en 2016². Dans un rêve, un squelette m’est apparu comme une Hominidé, un.e professeur.e. Elle est la pierre souriante. Elle m’a dit: « *Vous savez, même si vous pouvez aller sur la lune, l’idéologie de la race ne disparaîtra pas, le monde portera les mêmes vêtements comme un tourment* ». C’est le chaînon manquant : la dicolonisation de l’éducation.

La Dicolonisation avec le (i) de l’itech est un processus qui se veut global dans tous les domaines de la connaissance tout en intégrant aussi la sphère numérique. Cette démarche,

¹ Trad.: Le chaînon manquant : éducation à la dicolonisation par Mme Smiling Stone

² La Fondation NIROX est un lieu de résidences artistiques et un parc de sculptures installé sur le site du Patrimoine Mondial du Berceau de l’Humanité à l’extérieur de Johannesburg.

double régénère à la fois une réécriture de la colonisation mais ne se fige pas car elle est porteuse d'une analyse sensible et critique qui ouvre un dialogue. Elle s'étale pendant toute la période coloniale et interroge aussi le début de la Démocratie en Grèce, en lien à mes recherches et visites du mur polygonal à Delphes³.

Dans la sphère de l'éducation, je vous livre ce court poème écrit dans la mouture du Missing Link.

*'Comment l'éducation peut-elle contribuer
À purger de la conscience qu'il n'existe pas
De sous-hommes mais que la naissance
D'une vie est une valeur en soi.
Que chaque humain a droit à un berceau'.*

Qui est Mrs Smiling Stone?⁴

Elle est l'homo/a sapiens teacher du 21ème siècle. Cette figure fictive emblématique est l'allégorie d'une découverte à grande échelle d'une espèce d'hominidé féminin venue libérer un passé traumatisant et porteuse d'une nouvelle aire : la Dicolonisation de l'éducation et de l'enseignement.

Mais au fond, à qui doit être confiée cette tâche ?

Quand je vois les séquelles du système colonial, je me méfie d'une mise en place d'une décolonisation en masse (en référence aux images d'archive des évangélisations de masse). Ce serait une méthode patriarcale vouée à une répétition du traumatisme.

Je pense que l'art et la force de l'imaginaire peuvent déjà aider à travailler sur la sphère symbolique, puis élargir aussi sur responsabilités engagées, les réflexions sur la réparation, la restitution des objets d'art africains en cherchant des voies de dialogues.

Où doit se faire cet exercice au final? Pourquoi aussi dans les musées?

Partout où il y a des relations, des communautés de vie, dans les foyers, les écoles, les universités, le milieu du travail, les institutions...Le racisme est systémique.

L'installation présentée au Middelheim relève d'un choix curatorial audacieux et d'une volonté de la part de l'institution de s'inscrire dans un débat sur le passé colonial belge. L'idée retenue a été de contextualiser l'œuvre tout en questionnant la mémoire collective de l'identité belge contemporaine. L'installation est un espace symbolique, poétique et politique. The Missing Link est une excavation collective portée par tous t. e. s.

³ On retrouve entre autres sur le mur Polygonal du temple d'Apollon les multiples clauses des contrats qui unissaient les esclavagistes et les personnes noires mises en esclavage.

⁴ Trad. : Mme La Pierre Souriante

Quels sont les éléments historiques qui composent ce travail?

La révolte estudiantine de Soweto⁵ en 1976 durant l'Apartheid en Afrique du Sud et plus particulièrement l'idéal de liberté de ces écoliers qui a porté le soulèvement est l'un des aspects historiques importants dans la genèse de l'œuvre initiale créée en 2017.

Celle-ci est traitée avec d'autres réalités historiques (ex. l'esclavage en Grèce Antique, l'histoire de l'Allemagne nazie, la recontextualisation de l'archive du code noir) ouvrant sur un devoir de conscience coloniale mondiale. Le code noir⁶ fonctionne comme un objet mémoriel qui charrie les traumatismes de l'époque de l'esclavage mais qui fonctionne aussi comme un outil pédagogique pour comprendre les mécanismes d'asservissement et la fabrication des idéologies de la race, des catégorisations sociales.

Un axe de recherche connexe est de considérer la nature comme une archive physique et organique, en ce sens la découverte des sites préhistoriques à Serkfontein⁷ m'ont profondément inspirés et ont une résonance aujourd'hui encore plus forte dans le registre de l'écologie décoloniale (en référence aux travaux de Malcom Ferdinand)⁸ - et de la façon dont la nature est témoin de toute ces tragédies. Toutes les crises que nous traversons trouvent leurs racines dans cette période de dévastation écologique qui commence avec les conquêtes impérialistes. Mais tous ces liens sont invisibilisés car on compartimente les différentes luttes. L'installation est composée aussi de photographies provenant des archives du musée de Tervuren et de l'Université Coloniale, de deux vidéos *Sous l'étoile d'or* et *Relink*, de dessins et de bancs d'écoles.

Comment établissez-vous tous ces liens lors des ateliers avec des étudiants aux profils sans doute très différents ?

Quand je propose les ateliers, je suggère la confrontation avec le code noir, quelques articles sont sélectionnés. Cette traversée nous plonge dans un espace où notre sensibilité est mise à rude épreuve. Ensemble nous sommes ballottés par les références explicites de la violence et des pratiques liées à l'oppression coloniale. Chacun réagit différemment en fonction d'où il vient. C'est dans ces frottements que nous nous reconnaissons, et que nous renaissions humainement. Ces ateliers s'adressent à tous les profils d'élèves. Ils génèrent

⁵ Jour où des milliers d'étudiants noirs de Soweto ont été tués lors de la répression menée par les forces de police durant les manifestations contre les lois d'Apartheid sur l'enseignement.

⁶ Le **Code noir** est le nom qui est donné à un ensemble de textes juridiques réglant la vie des personnes noires mises en esclavage dans les îles françaises à partir du 17ème siècle. D'autres pays européens ont par la suite adopté un code similaire durant la colonisation.

⁷ Sterkfontein est reconnu comme l'un des sites paléontologiques les plus importants au monde. Les anciennes grottes situées à quelques kilomètres au nord de Johannesburg, font partie de ce que les archéologues ont appelé le *Berceau de l'humanité*.

⁸ Auteur de "*Une écologie décoloniale*" abordant les liens entre l'écologie et le colonialisme en retraçant les luttes marronnes et anticolonialistes sous l'angle de l'écologie.

une expérience sensible, les positionnements de chacun.e, l'effort partagé. La restitution de l'épreuve se lit dans les carnets qui ne forcent pas le regard mais qui invitent à l'inclinaison et à l'empathie. On esquisse une question de l'éthique de la relation, de l'écologie de la pensée et du corps.

L'œuvre "The Missing Link" présentée ici à Congoville sur le site de l'Université d'Anvers, ancien collège colonial est un choix curatorial symbolique qui permet de replacer votre démarche dans un contexte belge. Est-ce que justement les participants aux ateliers font systématiquement le lien entre l'esclavage, la colonisation et les conséquences sur la société dans laquelle ils vivent, en l'occurrence la Belgique?

L'esclavage leur paraît abstrait et la colonisation ; des bribes parcellaires.

La question est de savoir s'il y a dans le discours officiel une volonté d'une confrontation consciente à cet héritage lourd. Bien souvent il s'agit soit d'une surinterprétation de faits, soit du vide. Il s'agit donc de réclamer des outils pour comprendre. C'est avant tout un processus. Relier les choses et les événements demande que l'on se penche sur les savoirs, les pratiques, la circulation de la connaissance et des sources documentaires, que l'on dispose d'outils. Sinon comment opérer une autonomie de la pensée critique ?

Lors d'un atelier, une élève m'a dit "on décolonise avec quoi?" Elle parlait d'un vide pédagogique sur l'enseignement de la période coloniale en Belgique et ailleurs. Quand je parle de relier c'est un processus qui se fait au long cours dans un désir de transformation de sa propre perception, puis cet élan interroge sa propre existence et son lien aux autres.

Que représentent les jeunes générations dans ce processus et pourquoi sont-elles importantes?

Je vois dans les jeunes générations, une partie de nous-mêmes...ils grandissent avec une partie de l'histoire du monde qui ne leur a pas été transmise ? Par omission ? Par manque de courage? Que retenons-nous des erreurs du passé afin de ne pas les reproduire ?

C'est parce que l'école est un lieu incontournable de socialisation qu'il est important de bâtir un enseignement où l'apprentissage des valeurs passe par un devoir de mémoire vis à vis de l'histoire coloniale belge et mondiale.

Les jeunes portent la promesse d'une beauté renouvelée, c'est pour cela qu'il faut en prendre soin.

Comment éviter de tomber dans une dualité qui nourrit le ressentiment d'un côté et la culpabilité de l'autre ? Est-ce possible?

Faut pratiquer. L'expérience vécue est porteuse de mutations. Travailler sur les nuances et la complexité du débat, dépoliariser la question en l'ouvrant sur les questions de responsabilité, de justice et de réparations.

Vous parlez de ces ateliers comme un réel espace de parole où la violence est canalisée au travers de la création. Pouvez-vous expliquer comment vous articulez le pouvoir de la parole et de la création en lien avec ces questions.

Cela fait presque vingt ans que je travaille avec l'archive du code noir. Je m'intéresse à des modèles de transmission qui passent par l'observation, l'écoute, et par un échange transversal et vernaculaire du savoir sans passer par un intermédiaire et éviter ainsi toute réinterprétation afin de rester au plus proche des témoignages de chacun. L'idée est de proposer et non d'imposer. Donc les ateliers sont des espaces ouverts où les personnes qui y participent tant les élèves que les professeurs le font de leur propre gré. L'atelier est présenté comme une invitation à collaborer et à créer une action artistique et collective.

Je tiens d'ailleurs à remercier à chaque fois toutes les personnes qui se sont mobilisées pour la réalisation de la première édition et qui m'apportent leur soutien dans l'évolution du projet du Missing Link à travers la deuxième édition. Je pense à Khwezi Gule, Tau Skosana, Mpho Kumeke , Dr Peter Magubane, Dave Meyergollan, Nirox Foundation, Bongzi Maswanganyi, Tamzin Lovell Miller, Christian Sulger-Buel, Adam Szymczyk, Bonaventure Soh Bejeng Ndikung, Apostolos Vassilopoulos, Julia Martha Mueller, Fabrizia Vecchione, Nicolas Arnis, Caterina Costi, Tessa Namias, Villemin S., Clara Guixer Borrell, Sofia Dati, les étudiants Student Schüler_Inner Der Offenen Schule Waldau, les professeurs et toutes les personnes, nombreuses que je n'ai pas citées. Et pour la deuxième édition au Middelheim Museum ; Sandrine Colard de Bock, Yao Issifou, Benedicte Moussa Yorou, Greet Stappaerts, Ama Koranteng-Kumi, Aminata Ndour, Floor Wyns, Mekoun Serine, Pieter Boons, and Sara Weyns. Pour le prêt de photos d'archives du musée de Tervuren ; Anne Welschen et Christine Bluard. Ian Coomans, Lydia Antoniou, Katerina Nikou, Obi Okigbo, Clara Guixer Borell, Fabrice Thomasseau et ses élèves.